

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alix GAY

Au Kramermarkt

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 3, p. 436-439

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

AU KRAMERMARKT

La vie est pleine de contrastes et de pourquoi sans réponse... Sait-on par quel motif, au sein d'une réunion brillante de gaieté et d'entrain, l'on sent, tout-à-coup, les larmes vous monter aux yeux sans que rien de subit et d'attristant ne soit venu les frapper ?...

Je me suis posé plus de cent fois cette question stupide et me la répétais sottement encore, l'autre jour, mais à propos, au milieu du brouhaha de musiques et de carrousels de toutes sortes qui encombraient la grande place du marché à l'occasion du Kramermarkt : cette célèbre foire annuelle joue dans l'esprit des habitants de la bonne petite ville allemande dont je parle un rôle des plus imposants !... On en cause, et Dieu sait combien de temps à l'avance ! de ces jours de délire pendant lesquels chacun a le droit de paraître aussi fou qu'il l'est en réalité... car les carrousels monte-en-l'air, les théâtres de singes et de Polichinelles, les balançoires de sorcières qui vous font raser plafond et plancher tour à tour... tout cela, dis-je, n'est pas plus destiné à amuser le public enfantin, que les grands enfants à moustaches (pour ne pas faire aux barbus l'affront de les nommer), les militaires, les Papas et les Mamans, voire même les demoiselles de tout âge.

Je me demandais donc pourquoi une tristesse mortelle venait tout-à-coup m'étreindre le cœur en face du joyeux entrain de cette fête générale, lorsque j'aperçus, à quelques pas de moi, tirant de son vieil orgue de barbarie, les sons les plus faux, les plus rauques qui

frappèrent jamais oreille humaine, un pauvre aveugle courbé par l'âge et plus encore par le chagrin, je crois. Le malheureux était agenouillé près d'un arbre un peu à l'écart, et, en entendant des pas se diriger de son côté, il s'interrompit au milieu de l'hymne national russe, qu'il écorchait avec une indifférence navrante, pour me présenter sa sébile dans laquelle je m'empresai de déposer mon offrande... puis je jetai un long regard sur ce visage flétri, résumant tant de douleurs secrètes et profondes... Mon cœur, devant ce déshérité de la nature, se sentait pris d'une pitié immense... et il me semblait que je trouvais en ce moment une réponse à mon pourquoi de tout à l'heure...

Est-il bien étrange, en effet, que, même au sein des plaisirs, et de l'enivrant tourbillon d'une fête, l'on sente, sans raison apparente, à un moment donné, son âme empoignée par un âpre pressentiment de souffrance, puisqu'elle est une des seules réalités de la vie, la compagne inséparable de quelques uns, celle que nul n'ignore et ne peut éviter quoiqu'il fasse... puisqu'elle seule règne en maîtresse absolue dans ce monde !.. Qui voudrait, qui oserait la nier ?... Elle est dans l'air embaumé que l'on respire, comme le poison dans la fleur enivrante qui peut endormir sans espoir de réveil... Et, tout en me détournant une fois encore, pour regarder l'aveugle, je me disais : « que me réserve donc à moi l'avenir ?... L'avenir... ah ! pourquoi le sonder ?... Il ne nous appartient pas ! Et puisqu'il est à Dieu peut-il nous inquiéter ?... Je fus brusquement arraché à ma méditation par un de mes amis, qui me prenant le bras, me demandait de l'accompagner au

Grand Théâtre des Singes !... O légèreté humaine ! faiblesse misérable ! J'acceptai sans hésitation. Plus de pauvre vieillard aveugle ! plus de douleur, plus de larmes !... des fleurs, de la musique partout !!...

Quelques frimousses grotesques de singes en fracs et jupes cloche avaient suffi pour changer à mes yeux la face de ce monde, trop justement traité de « vaste comédie ! » Mais que dire du cœur humain ?... Moi je l'appelle un appareil à photographie instantannée... Les clichés ne sont pas souvent conservés... cela dépend du photographe...

J'eus tout-à-coup honte de moi-même... je m'en voutlus de rire de si bon cœur, me trouvant égoïste et léger... et je demandais à mon ami s'il ne voulait consentir à me faire grâce des derniers traits d'esprit des petits quadrumanes... Il me l'accorda de grand cœur. Mais afin de pouvoir quitter ce brouhaha indescriptible, il nous fallut frôler boutiques et Carrousels sans fin ! Je remarquai en passant, que les visages les plus fous me paraissaient les plus naturels j'aurais dit volontiers les plus « raisonnables... » Pourtant je cherchai des yeux mon pauvre aveugle... Ce fut en vain ! Mais au coin d'une rue, je crus rêver en reconnaissant, dans un enfant qui implorait la charité des passants, un fils d'une des premières familles de la ville...

« C'est pour le pauvre aveugle qui a un petit chien blanc et un si vieil instrument, Monsieur, me dit-il, en me tendant sa casquette déjà presque pleine ; il va être bien heureux aujourd'hui... »

Ce trait me parut sublime après le dégoût que je venais de ressentir pour tout le genre humain... et la

joie peinte sur le visage de l'enfant charitable me redit éloquemment que le seul vrai bonheur ne consiste qu'à en donner aux autres... et je remerciai le Ciel de semer encore quelques âmes d'élite sur cette terre aride... car elles seules sont capables de nous faire trouver la vie plus riante et le monde moins odieux...

HENRI DARBERN